

NINA LEGER

**MÉMOIRES
SAUVÉES DE L'EAU**

roman

nrf

GALLIMARD

NINA LEGER

MÉMOIRES
SAUVÉES DE L'EAU

roman

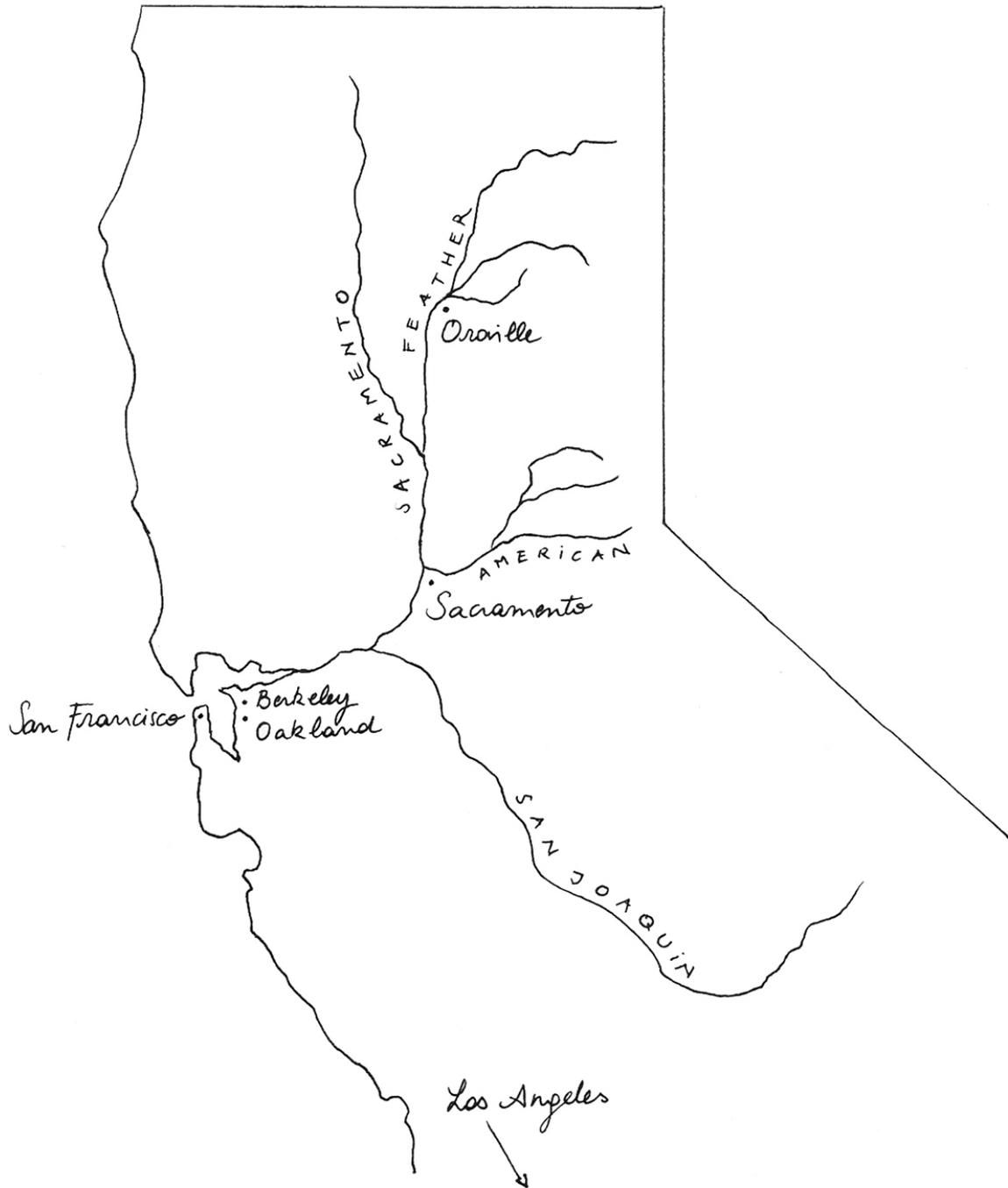
nrf

GALLIMARD

« La masse entière du fleuve n'est autre chose que l'ensemble de tous les ruisseaux, visibles ou invisibles, successivement engloutis. »

Élisée RECLUS,
Histoire d'un ruisseau

CALIFORNIE



Ce qu'on prend,
ceux qu'on tue

inventer l'or

Oroville,
nous commencerons à Oroville,
qui n'est pas un début mais une conséquence dont l'origine
peut être fixée avec précision au 24 janvier
1848,
le jour où un homme découvre de l'or en Californie, cette terre du fin fond de
l'Ouest que les États-Unis sont sur le point d'arracher au Mexique pour
accomplir
leur destinée manifeste – tel est le nom qu'ils donnent à leur volonté de
s'étendre de la côte de l'Atlantique à celle du Pacifique.
Ce n'est pas donné à tout le monde, un destin
– manifeste qui plus est.
En règle générale, le destin est obscur ; c'est pourquoi les oracles sont aveugles ;
ceux qui voient clair se croient capables de contourner le sort mais il les
prend à revers.
On folâtrait, dégagés des augures, et soudain,
on tue son père sans l'avoir voulu et on couche avec sa mère sans vraiment
l'avoir su. Le destin s'est dressé, gigantesque mur d'ombre,
et on se l'est pris en pleine figure.
Ça vaut pour nous, pas pour les États-Unis.
Pour les États-Unis, destin clair, limpide, calmement énoncé, méthodiquement
exécuté. Conquérir, exterminer, dominer

d'une rive à l'autre et, au passage,
choper le pactole.

Le 24 janvier 1848, un charpentier trouve de l'or dans un cours d'eau nommé
l'American River ; le 2 février, les États-Unis raflent la Californie.

Destinée manifeste.

Du charpentier, on pourrait dire qu'il invente l'or plutôt qu'il ne le découvre,
car l'American River transporte de l'or depuis toujours,

de l'or

entre autres choses : de l'or entre des branches, des herbes et des corps, entre
des souvenirs ou des roches que le courant arrache aux rives, dépose où bon
lui semble et emporte à nouveau. Arracher, emporter, abandonner,
reprendre, c'est ce que font les cours d'eau.

Jusqu'à l'arrivée du charpentier, cet or entre autres choses ne faisait que passer.

Il émergeait, s'abandonnait dans les criques ou entre les rochers, puis
replongeait. Pour celles et ceux qui vivaient sur ces terres et avec ces rivières,
il comptait moins que toutes les autres choses transportées par les eaux, avait
moins d'importance que les animaux qui peuplaient la rivière ou ses
alentours,

moins d'importance que les saumons dont on se nourrissait, ce qu'on ne
pouvait pas faire avec l'or ;

que les canards avec lesquels on racontait des histoires sur le début du monde
qu'on ne pouvait pas raconter avec l'or ;

que les saules, les adiantes ou les joncs qui poussaient sur les rives et avec
lesquels on tressait des paniers qu'on ne pouvait pas tresser avec l'or.

L'or ne nourrissait pas, ne fabriquait ni objets, ni histoires et ne guérissait pas
non plus des maladies – on découvrirait même plus tard qu'il rendait malade
et répandait des fièvres d'ampleur

épidémique.

L'or vivait là depuis longtemps, était connu depuis longtemps mais n'avait rien
de remarquable puisqu'il ne servait pas, n'avait pas de valeur et il aurait

continué d'en être ainsi sans les yeux du charpentier.

En réalité, tout est parti d'un Suisse qui employait ce charpentier. Lui ne cherchait pas d'or – il était sans doute le premier Blanc à ne pas y rêver en débarquant sur ce continent, le premier depuis que les caravelles avaient accosté de l'autre côté.

Le Suisse ne veut pas d'or, il veut couper du bois.

Il s'appelle Sutter, il est installé sur une hauteur un peu au sud et un peu à l'est de la confluence entre l'American River et le fleuve Sacramento. Il y a fait bâtir un fort entouré de murs passés à la chaux. Il a voulu les murs hauts et leur blancheur aveuglante.

Pour ça, il a mis au travail des Hawaïens, qu'il a pris à leur île un jour qu'il y passait, et aussi des Nisenan et des Miwok, habitants des rives du fleuve qu'il a asservis en s'y installant.

Une fois son fort bâti, Sutter se lance dans l'agriculture, puis dans l'élevage, puis dans le commerce – il achète des saumons pêchés par les hommes Miwok et Nisenan, les fait fumer, puis les vend le long de la côte Pacifique ; il achète des métiers à tisser, y installe les femmes Miwok et Nisenan puis vend les couvertures qu'elles confectionnent le long de la côte Pacifique.

Ainsi Sutter construit ce qu'on nomme un empire. Son fort devient prospère, lui devient riche et, pour que le fort soit plus prospère et lui, plus riche, il a besoin

de bois – du bois pour faire des granges où stocker le grain et fabriquer des barrières entre lesquelles enfermer les troupeaux, du bois pour fumer les saumons, du bois pour le débiter en planches et le vendre, car il y a tant d'arbres sur les collines en amont que ce serait un crime de ne pas en

profiter. Sutter est de ces hommes qui savent que lorsqu'une terre vous est donnée

ou que vous la prenez,
il vous revient de cultiver ce qui peut l'être,
d'exploiter ce qui le mérite,
de vendre
ce qui s'y produit.

Alors, vous en êtes digne – ce qui n'est pas le cas des peuples autochtones de la région, qu'il voit ramasser des joncs, moudre des glands, chasser quelques lapins et brûler des buissons, pyromanes primitifs incompréhensibles à Sutter comme aux quelques pionniers venus d'Europe qui regardent, éberlués, effondrés, ces peuples inaptés à prendre soin d'une terre. D'ailleurs, ça saute aux yeux : celles où les pionniers s'installent sont vierges.

Un Blanc sait percevoir ces choses-là.

Il voit quand, avant lui, rien n'est advenu, ni usage, ni entretien, ni même propriété. Grandes jambes et épaules carrées, le pionnier avance et voit la forêt

vierge.

Elle est pourtant un jardin, entretenue depuis des millénaires par la taille et le feu, mais le pionnier ne voit que ce qu'il reconnaît – un jardin se découpe en massifs, bosquets et plates-bandes, il doit être maintenu dans ses contours, respirer le travail bien fait, exhiler la culture. Donc ça, pense le pionnier observant la forêt, n'est pas un jardin.

Dans cent cinquante ans, on l'accusera peut-être d'avoir détruit – c'est faux : il n'a rien détruit puisqu'il n'a rien vu, rien détruit puisqu'il n'y avait rien.

Le pionnier ne voit pas davantage de culture dans la forêt que sur les rives hérissées de joncs et de roseaux. La rivière, pense-t-il, est sauvage comme la forêt,

redoutable comme elle,

disponible comme elle,

toutes deux en attente de son intervention.

Sutter a justement un projet qui réunira rivière et forêt. Il pressent la perfection d'une infrastructure et celle-ci porte un nom : scierie.

Il envoie une expédition remonter l'American River.

Trouvez un endroit propice à la croissance des arbres et à leur abattage, ordonne-t-il, un endroit commode pour la vie comme pour la mort. Là,

construisez un barrage, redirigez le courant, installez une roue, puis

engrenages, poulies, courroies, chariot de scie, lame,

quand tout sera prêt,

détruisez le barrage, laissez l'eau retrouver son cours, sa puissance fera tourner

la roue qui fera scier la scie, explique Sutter qui n'a pas tort, mais qui oublie que si l'eau est une force, c'est une force

habitée – roches, corps, souvenirs et,

il en faut bien,

hasard de l'érosion, hasard des courants,

on n'y peut rien :

de l'or.

L'expédition quitte le fort,

quitte la vallée,

trouve le lieu favorable dans un coude de l'American.

Le chantier commence. Le charpentier dirige les opérations. Il s'appelle James

Marshall et ce nom très commun s'apprête à devenir trop célèbre.

Un matin, Marshall se lève.

Voilà.

Il n'en faut pas plus.

Enfin, si, il faut le soleil.

Quand Marshall sort de sa tente, le soleil entreprend de s'étendre dans le fond

détourné et asséché de la rivière. Il coule un rayon sur le sol et le rayon rebondit.

Le soleil recommence et, à nouveau, ricoche – retour à l’envoyeur.

Le soleil se penche, regarde de plus près : ce n’est pas du sable mais de l’or,
aigu, vif, impossible de se coucher là-dessus.

Le soleil tourne les talons.

Marshall ne détourne pas les yeux.

Il a vu la lumière en éclats, ça l’intrigue, il se demande si ça ne serait pas – mais
non,

impossible,

pas ici,

personne ici jamais.

Cela dit, il ne perd rien à vérifier.

Histoire d’en avoir le cœur net.

C’est toujours une bonne chose,

le cœur

net.

Marshall laisse le sommeil refluer. Une fois remis le flou de la nuit, il se lève,
s’approche

– un regard suffit.

Les poulies, le chariot, la scie partent en fumée. Il n’y aura pas de scierie, pas de
grumes descendant aimablement vers la vallée, pas de commerce nouveau
ajouté à celui du saumon, des couvertures, de la viande, des céréales, il n’y
aura bientôt plus d’empire, plus de fort,

juste une ruine,

il n’y aura plus de Suisse,

juste une ruée.

Si, comme certains y insistent, nous entreprenons de détruire les Indiens par tous les moyens, ils trouveront refuge dans les montagnes. Les descentes qu'ils feront sur des petits groupes de chercheurs d'or, animés par un esprit de pillage et de vengeance, seront alors bien plus à craindre que ne l'est leur présence auprès de nous. Ils enlèveront des hommes isolés, attaqueront les camps nuitamment, tueront et feront fuir les bêtes, bref, ils commettront plus de délits et seront une source d'ennuis bien supérieure pour les chercheurs d'or que si leurs pratiques méprisables s'exerçaient parmi nous et sous l'œil de la Loi. Nous voulons ici suggérer à nos compatriotes une conduite plus humaine et plus chrétienne. En tant qu'Américains éclairés du XIX^e siècle, il ne nous revient pas de porter le fer contre un peuple faible et ignorant, de brûler leurs villages, de massacrer femmes et enfants et de rentrer à la nuit, les selles de nos chevaux chargées de scalps ! Au lieu de cela, soyons suffisamment rusés pour débusquer les criminels, puis appliquons la peine la plus sévère offerte par la Loi. Gardons à l'esprit que nous ne nous protégeons pas mieux des déprédations indiennes en massacrant à tort et à travers qu'en pratiquant un traitement plus humain. La croissance rapide de notre société mettra bientôt un terme aux inclinations vicieuses des pires d'entre eux et, graduellement, ils déclineront devant l'avancée de l'homme blanc, puisque tel est le destin de la race indienne en général. C'est ainsi qu'un peuple faible et sans valeur doit disparaître

de la surface de ce territoire ; il est vain de poursuivre leur extermination par d'autres moyens – n'y pensons même pas.

Placer Times, Sacramento, 28 avril 1848.

message audio à Grande Ourse

9 septembre 2020

Grande Ourse, c'est Thea. Tout a brûlé. La maison, le jardin, la forêt. Ça faisait des jours qu'on voyait les fumées approcher, on avait tout calfeutré, on mettait des masques pour sortir, on avait préparé des sacs de première nécessité et pourtant, on n'était pas prêtes. On pensait que ça resterait là-bas, comme toujours. Seulement, cette nuit, j'ai été réveillée par la lumière des gyrophares sur le plafond de ma chambre. On a été une des premières maisons évacuées dans la zone d'Oroville. On a pu prendre nos paquetages, rien de plus. Susan n'était pas là et, avec Sun-Joo, on s'est retrouvées au milieu de la nuit sur le parking du Walmart. On y est encore.

Le plus terrifiant, ce n'est pas le feu, c'est la peur que personne ne cherche plus à cacher ni à maîtriser. Elle me fait prendre la mesure de la catastrophe. Je connaissais ma peur, mais je n'avais jamais éprouvé celle des autres de cette façon. Elle dégage une odeur qui rend tout affreusement réel et sans issue.

À l'aube, on a vu l'énorme 4 × 4 bleu de nos voisins passer au ralenti. On a vu leurs visages nous chercher, puis nous trouver. Quand ils sont parvenus à notre hauteur, ils nous ont dit que notre maison avait brûlé. Malgré tout ce qu'on savait déjà, on espérait encore que les flammes allaient rester dans cette espèce de fiction qu'est la distance. La fiction s'est effondrée d'un coup.

On est bloquées sur ce foutu parking et je suis assise au volant de ma voiture sans rien d'autre à faire que de réaliser qu'il n'y a aucune maison,

pardon, aucune raison d'espérer. Soit je pense à la forêt qui ne renaîtra jamais pareille, que je ne reverrai jamais pareille, soit je fais l'inventaire de ce que j'ai perdu dans les flammes. Je commence en pleurant, puis, progressivement, j'arrive à me raisonner, je me dis que c'est matériel, que ça se retrouve, que ça se rachète ou bien que mon souvenir des choses compte plus que les choses elles-mêmes. Mon chagrin se rétracte, mais il se concentre en un point où je ne peux rien raisonner, ni consoler. Ce sont tes lettres, Grande Ourse. Toutes tes lettres restées dans ma chambre et qui ont brûlé avec la maison. Elles ne se rachètent pas, ne se réécrivent pas, et elles ne sont certainement pas mieux dans mon souvenir parce que je ne m'en souviens pas, ou seulement comme d'un brouillard avec quelques accents, mais rien de plus.

Pourquoi est-ce que j'ai insisté pour qu'on s'écrive des lettres alors qu'on aurait pu s'envoyer des e-mails comme tout le monde ? Je voulais que notre échange ne soit pas seulement celui d'une petite-fille avec sa grand-mère, mais une conversation entre moi et toi, la grande écrivaine de science-fiction. Quand je t'écrivais, je t'appelais Grande Ourse comme je l'ai toujours fait, mais c'est à Ursula Kroeber Le Guin que je parlais, je m'adressais à tous tes noms, à toute ton œuvre, et je voulais que notre conversation se fasse par lettres parce que c'est la forme des grandes correspondances.

Au moins vingt foyers se sont déclarés en même temps dans les forêts autour du lac d'Oroville. On a d'abord pensé que c'était une ligne électrique mal entretenue de PG&E qui avait foutu le feu, comme pour le Camp Fire, mais, visiblement, ce sont les orages sans pluie de la semaine dernière. C'est toujours une affaire d'électricité, mais pas la même.

Chacun des feux qui nous descendent dessus porte un nom, il y a le Sheep Fire, le Claremont Fire, et sais-tu comment s'appelle celui qui a brûlé notre maison ? Le Bear Fire. C'est le feu ours qui a dévoré tes lettres, Grande Ourse.

Allume la télévision, tu nous verras entassés sur le parking du Walmart comme les évacués du Camp Fire de Paradise en 2018. On avait regardé les images à la télévision avec Sun-Joo et Susan. Ça nous semblait loin. Nous voilà

à leur place. On rejoue les images de 2018 et aussi celles de l'accident du barrage de 2017. On n'arrête pas de fuir des catastrophes, c'est comme des représailles pour tout ce qui s'est passé ici depuis que les pionniers y ont trouvé de l'or, un retour de flamme qui ne se ferait pas à l'allumette, mais au méga-chalumeau. C'est un feu *Make America Great Again*, un feu massif pareil, destructeur pareil. Tout le monde le dit, il y a toujours eu des incendies mais jamais des comme ça, et ce n'est pas une fin, c'est un début. Il faut qu'on apprenne à perdre nos maisons et les lieux qu'on aime. C'est notre tour. Ça va pas être facile. On nous a appris à prendre. On nous a dit que tout était possible, mais la perte et le renoncement, on ne nous a pas dit comment les accepter. Tu crois que ça vient avec l'entraînement ?

Cette fois, je vais quitter Oroville et je ne reviendrai pas. Je suis arrivée pour l'inondation, je repars dans le feu. J'aurais dû y rester quelques jours, j'y ai vécu trois ans. J'ai cru que l'histoire de cette ville était la nôtre et, plus égoïstement encore, la mienne. J'ai cru que je pourrais comprendre et réparer. J'ai cru que je pourrais raconter une histoire, mais je ne sais raconter ni les histoires des hommes, ni celles des femmes, je ne suis pas comme toi, ni comme tes parents, Alfred et Theodora. Je ne suis pas une Kroeber. Je ne suis pas comme ma mère non plus. Les seules histoires qui soient à ma portée sont celles que j'écris avec les isotopes de l'eau. Il faut que je m'y résigne.

Je repense aux amis effarés qui me disaient qu'il n'y avait rien à Oroville quand je leur annonçais que j'y partais. Ils disaient une chose bête, mais la chose bête est devenue vraie ; il n'y a plus rien pour moi à Oroville. Tout ce que je voulais nouer ici est rompu et le pire, c'est que le feu n'y est pour rien.

Si tu peux, réponds-moi, Grande Ourse. Ne m'appelle pas, ne m'écris pas, je ne veux plus de lettres et c'est pour ça que je t'enregistre ce message. Envoie-moi ta voix en retour et, d'ici là, je te serre contre mon cœur – brûlé.

des vies dans l'eau

Oroville est la conséquence du ricochet que fait le soleil sur le lit détourné de l'American River, mais Oroville ne se construit pas sur l'American River, elle se pose

plus au nord,

au bord d'une autre rivière affluente du Sacramento.

Les chercheurs d'or la nomment Feather. Elle fait des tempêtes. Elle est plus puissante que l'American qui l'est déjà beaucoup, elle est aussi plus compliquée, n'a de cesse

de se séparer,

de se retrouver,

et on ignore où se situe exactement sa source principale. La Feather est pleine de bras, des bras du sud, des bras du nord et des bras du milieu, eux-mêmes ramifiés par un réseau serré de ruisseaux précipités de toutes parts au fond de canyons aux parois de roche rouge et aux sommets herbus – verts au printemps, jaunes en été.

Les canyons n'ont pas l'air d'en être quand on se tient sur leurs hauteurs et qu'on ne voit que l'ondulation de leurs sommets. Ils le deviennent seulement lorsqu'on s'approche d'une faille. Alors le modelé se déchire en parois rouges vertigineuses. Ça tombe dru, rocheux,

mais le paysage

ne fait pas monument.

Pour peu qu'on recule de quelques pas, les formations les plus dramatiques s'évanouissent dans l'herbe. On peut voir le pays rude ou on peut le voir doux selon la direction dans laquelle on choisit d'orienter son regard.

En juillet 1848,

un employé de Sutter, compagnon de Marshall, s'en va explorer les canyons de la Feather pour voir s'il n'y aurait pas,

là aussi,

de l'or,

et l'employé découvre,

là aussi,

de l'or

– si bien qu'on se dit que le Suisse qui ne cherchait pas d'or a décidément embauché beaucoup d'hommes qui en ont trouvé.

Celui-ci s'appelle John Bidwell. Il découvre l'or une deuxième fois et, d'arriver en retard, son nom est moins célèbre que celui de Marshall, mais peut-être que ce n'est pas si mal

de n'être pas tout à fait premier,

peut-être que ça vous met à l'abri, car ceux que cette histoire d'or a désignés premiers sont morts ruinés ou fous – parfois ruinés et fous : Sutter, Marshall et même Sam Brannan – qui n'est pas encore entré en scène mais sera bientôt le premier millionnaire de Californie.

John Bidwell, dissimulé dans une répétition de l'histoire comme sous le pli d'une roche, est mort riche et en pleine santé. Aujourd'hui, l'endroit où il a trouvé de l'or est englouti sous un lac immense

que retient un barrage en béton et Oroville

se tient au bord.

Mais pour l'instant, Oroville n'existe pas, elle se prépare. Pour l'instant, deux hommes viennent de trouver de l'or dans les rivières du nord de cet État tout neuf qu'est la Californie – enfin non,

la Californie n'est pas un État, c'est un territoire.

Pour devenir un État des États-Unis, il faut revendiquer une certaine proportion de Blancs parmi ses habitants. Ça s'appelle la colonisation de peuplement, c'est une technique européenne dont les États-Unis ont fait une loi : puisque d'autres nous ont précédés sur les terres dont nous réclamons la propriété, il faut les mettre en minorité par installation et, pourquoi pas, par destruction. En affluant, on grossit nos chiffres ; en exterminant, on affaiblit les leurs.

En 1848, la Californie ne compte pas assez de Blancs pour se prétendre État, mais quoi de mieux pour les faire affluer que de leur parler d'or ? Voilà ce que pense le président James Polk lorsque, à la fin de l'année, il s'adresse au Congrès et révèle à ceux qui ne le savaient pas que la Californie tout juste conquise à l'issue d'une guerre dont certains trouvent qu'elle a coûté trop cher – pas en vies, après tout c'est une guerre, mais en argent, ce qui est ennuyeux –, la Californie

croule sous l'or.

Il y en a tellement, déclare le président, qu'on devrait ne pas y croire, mais on peut y croire, parce qu'un officier d'État, parti de Washington, est allé vérifier et confirme : les ressources sont fabuleuses.

Les pionniers installés en Californie n'ont pas attendu pour se mettre à l'ouvrage, poursuit le président, ils sont quatre mille à ramasser l'or qui coule à flots – il n'y a qu'à se baisser – et leur nombre va doubler, quintupler, décupler puisque lorsque le président Polk parle au Congrès, il parle à la nation et, de là, au monde.

Ces quatre mille hommes, comment ont-ils su qu'il y avait de l'or ? Comment la nouvelle s'est-elle répandue ?

Ce n'est pas Sutter – lui voulait l'enrichissement continu par le commerce, la vie sans à-coups, la domination installée et surtout pas de révolution.

Ce n'est pas Marshall – quel intérêt aurait-il eu à propager la nouvelle ? Quand on trouve un trésor, on en profite discrètement, on n'ameute pas le monde ;

à moins d'être celui
qui donne accès au trésor.

On peut gagner des fortunes en indiquant aux gens comment devenir riche.

C'est ce qu'a compris Sam Brannan – le voilà ! Il a entendu parler d'or au fort de Sutter mais, contrairement aux autres, il ne s'est pas précipité en amont des rivières, non, il a descendu le fleuve jusqu'à San Francisco et, là, il a acheté tout ce qu'il pouvait trouver de

batées,

pics,

pioches,

tamis,

pelles,

s'est assuré que tous les stocks passeraient désormais par lui,

a fait savoir qu'il ouvrirait un commerce à la confluence du Sacramento et de

l'American River, puis, au moment de partir, s'est écrié,

Au fait, *there's gold in the American River.*

À ces mots de Brannan, la fièvre a pris. Quatre mille chercheurs d'or ont accouru et lui, installé à l'endroit où les bateaux venus de la baie de San Francisco libéraient le flot des aventuriers, leur a fourni le nécessaire pour s'élancer après leur rêve de richesse. Il a fait fortune au sec, les pieds joliment pris dans des chaussures de cuir verni. Ces quatre mille hommes, il les a suscités et, maintenant que Polk a parlé, ce sont des millions qui affluent, dans un élan si massif que, si on avait des yeux pour observer la Terre depuis l'espace, on verrait sa surface parcourue par ce mouvement qui est,

et demeure,

le plus important déplacement humain que le monde ait connu.

Un flot continu submerge le port de San Francisco, fait d'un village une ville, puis remonte le Sacramento jusqu'à la confluence. Brannan y attend les chercheurs d'or avec ses batées, ses pics, ses pioches, ses tamis, ses pelles,

mais aussi ses balances, ses lampes à huile, ses flasques, ses jeux de cartes et tous les objets qu'exigent le travail d'orpaillage et les loisirs de l'orpailleur.

Alors, Sam Brannan a l'idée de fonder une ville à l'endroit où il fait commerce, une ville contiguë au fleuve, qui se nommera, elle aussi, Sacramento, et qu'il construira en vendant des terrains comme il vend des batées.

Il y a tant de gens qui débarquent et tant de gens qui, déjà, redescendent parce que l'or ne leur a pas réussi et qui, charpentiers quand ils étaient en Suisse,

poissonniers en France,

notaires dans le New Hampshire,

juristes en Irlande,

espèrent redevenir charpentiers, poissonniers, notaires, juristes et, pour ça, cherchent une ville où s'établir,

tant de gens, que les terrains de Brannan s'arrachent. Sacramento se construit comme les villes le font là où il y a de l'or, c'est-à-dire

d'un coup – *overnight*, ils disent.

De l'armature des bateaux abandonnés sur les rives du fleuve par ceux qui l'ont remonté depuis San Francisco, on fait des charpentes. Les voiles, badigeonnées de blanc, deviennent des murs. On croirait du crépi, mais si on a l'idée de s'y appuyer, on passe au travers.

[...]

L'autrice remercie la Villa Albertine pour la résidence
dont elle a bénéficié pour l'écriture de cet ouvrage.

© *Éditions Gallimard, 2024.*

NINA LEGER

Mémoires sauvées de l'eau

En 1848, on découvre de l'or dans la Feather River, en Californie du Nord. Une ville naît, baptisée Oroville ; la ruée vers l'or commence.

En 2020, Thea, géologue venue à Oroville pour travailler en aval du gigantesque barrage désormais construit sur la Feather River, doit fuir devant l'avancée des méga-feux. Alors qu'un monde vacille, la violence de son histoire resurgit. Entourée de femmes aimées — une écrivaine de science-fiction, une descendante d'un peuple autochtone, une ingénieure coréenne —, Thea tente de remonter le fil des dévastations issues de la ruée vers l'or.

Porté par la langue puissante et tendre de Nina Leger, le chant ancien de la rivière se mêle aux voix d'un présent bouleversé pour faire entendre l'épopée d'une civilisation qui s'est construite en détruisant, au point de préparer sa propre ruine.

Nina Leger enseigne aux Beaux-Arts de Marseille, où elle vit. Après Antipolis, elle poursuit son enquête sur la fondation des villes. Mémoires sauvées de l'eau est son quatrième roman.

DE LA MÊME AUTRICE

HISTOIRE NATURELLE, *roman*, Éditions J.-C. Lattès, 2014.

MISE EN PIÈCES, *roman*, Éditions Gallimard, 2017, Folio n° 6575. Prix Anaïs Nin 2017, prix littéraire de la Vocation 2017.

ANTIPOLIS, *roman*, Éditions Gallimard, 2022. Prix Écrire la ville 2023.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Exergue

Carte

Ce qu'on prend, ceux qu'on tue

 Inventer l'or

 Message audio à Grande Ourse

 Des vies dans l'eau

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achévé de numériser

Cette édition électronique du livre
Mémoires sauvées de l'eau de Nina Leger
a été réalisée le 30 mai 2024
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073076502 - Numéro d'édition : 637227)
Code produit : Q08243 - ISBN : 9782073076533.
Numéro d'édition : 637230

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.